

FEUILLETON DE L'APÔTRE

ANITA & Par M. DELLY

11

XVI

Les prévisions d'Ary s'étaient réalisées : Bettina était fort gravement atteinte, et le docteur dissimulait avec peine son inquiétude... Le pasteur Heffer, arrivé inopinément à M... le lendemain de la soirée, l'apprit de la bouche d'Ary. Mina l'avait fait monter directement dans le cabinet de travail du jeune homme.

— Pauvre petite Bettina ! murmura le pasteur avec tristesse. Et moi qui venais entretenir ta mère d'un projet, bien cher à Ulrich, et lui demander son assentiment ! Elle doit bien être en état de m'entendre, ma pauvre Emma !

— Ma mère ne se doute pas encore de la gravité de la situation ; elle paraît même assez rassurée. S'il s'agit de quelque chose d'important, elle acceptera volontiers de vous écouter.

— C'est égal, il serait peut-être préférable... Cela va sans doute l'émotionner... Mais Ulrich part demain pour prendre possession de sa chaire à H..., et il voudrait tant être fixé auparavant ! Ainsi, Ary, si tu crois que je puisse sans trop d'inconvénient entretenir ta mère ?

— Je le pense, mon oncle, répondit Ary dont le visage s'était soudainement assombri. Voulez-vous vous rendre chez elle et la faire demander par Charlotte, car elle doit se trouver en ce moment près de notre malade ?

— Je voudrais que tu assistes à notre entretien, Ary, car tu as voix au conseil, et je prévois une sérieuse résistance de la part de ma sœur.

Le jeune homme s'inclina en signe d'assentiment et sonna pour faire prévenir Mme Handen. Son visage, très pâle, témoignait d'une douloureuse émotion.

Une demi-heure plus tard, Charlotte entra dans la chambre d'Anita. La jeune fille se reposait ayant passé la nuit près de Bettina qui la réclamait sans cesse. La femme de chambre l'informa qu'Ary la priait de venir quelques instants dans son cabinet de travail, où le pasteur Heffer désirait l'entretenir.

L'oncle et le neveu, silencieux et absorbés, se tenaient debout près du bureau. Le pasteur prit la main que lui tendit Anita, tandis qu'Ary, sans regarder sa cousine, disait d'une voix un peu altérée :

— Anita, je dois d'abord vous prier d'excuser ma mère... C'est elle qui devrait se trouver ici en cet instant... Mais la maladie de ma sœur — et d'ailleurs, Anita, à quoi bon vous le cacher ? — la profonde déception éprouvée par elle, une colère et une rancune passagères la bouleversent et lui

enlèvent la notion de son devoir actuel envers vous...

— Et vous le comprendrez aisément, mon enfant, dit affectueusement le pasteur, quand vous saurez ce qui m'amène ici, ce que je viens de demander à ma sœur... Anita, mon fils Ulrich désire ardemment unir sa vie à la vôtre.

Pâle et saisie, Anita s'appuyait machinalement à un meuble. Ainsi, le conseiller avait vu juste ! Cette idée folle, invraisemblable, avait germé dans le cerveau d'Ulrich. Et elle allait être accusée d'avoir enlevée à Frédérique celui que chacun considérerait tacitement comme son fiancé ; elle serait traitée d'hypocrite, d'intrigante...

Et déjà n'y avait-il pas quelqu'un qui pensait tout cela ? Ce front douloureusement plissé, ces yeux qui se détournaient obstinément vers la fenêtre, cette main broyant nerveusement des livres à sa portée, tous ces signes ne disaient-ils pas clairement que l'indignation — peut-être le mépris ! — grondait dans le cœur d'Ary ? Oh ! cette pensée ne se pouvait soutenir !

— Monsieur Heffer, je ne puis croire que vous songiez sérieusement à cela ! dit-elle en essayant de raffermir sa voix très émue. Quoi ! votre fils — le fils d'un ministre protestant ! — souhaite épouser une catholique !... Lui qui occupera un jour une haute position veut s'unir à une orpheline sans fortune, jusqu'ici inconnue, isolée, si souvent méprisée !...

— Oui, il veut tout cela, mon enfant !... Vous serez libre de pratiquer votre religion comme vous l'entendrez, vos enfants seront catholiques... Et pour le reste, je n'ai pas à vous apprendre que vous appartenez, par votre père, à l'une des plus vieilles et des plus honorées familles de notre contrée. D'ailleurs, nous n'avons pas les mêmes scrupules de... eh ! disons le mot, n'est-ce pas, Ary ?... les mêmes scrupules d'orgueil que les Handen. Vous serez parmi nous comme une fille chérie, et pour Ulrich, vous serez l'épouse choisie entre toutes... car vous ne vous doutez pas comme il vous aime, Anita !... C'est en voyant la force de cette affection que j'ai consenti à braver le ressentiment de ma sœur, à encourir le blâme momentané de ma famille et de mes amis. C'est aussi parce que j'ai reconnu qu'il avait mille fois raison de s'assurer un trésor tel que vous...

— Et aussi, sans doute, de briser des projets d'avenir, de détruire des plans depuis longtemps formés ! s'écria-t-elle d'un ton de reproche.

— Mais, mon enfant, il n'y a jamais rien eu de